

Guerres et plans de paix

Autor(en): **Delage, Edmond**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Revue Militaire Suisse**

Band (Jahr): **94 (1949)**

Heft 4

PDF erstellt am: **15.09.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-342422>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Guerres et plans de paix

Nous avons déjà signalé il y a deux ans¹ les intéressants efforts d'un sociologue français, Gaston Bouthoul, pour créer un instrument d'étude scientifique de la guerre — la *polémologie* — capable d'analyser objectivement ses formes, ses effets, sa fonction. Dans un petit ouvrage fort suggestif paru à cette époque sous le titre sinistre de *Cent millions de morts* l'auteur se demandait non sans raison : « Si l'attention que mérite une calamité est proportionnelle aux victimes et aux dégâts qu'elle cause, aucune n'est digne d'autant d'égards que la guerre, car elle fait à elle seule plus de victimes que toutes les autres calamités réunies. » Quand Gaston Bouthoul faisait ressortir le caractère « périodomorphe » de la guerre, et l'attribuait principalement à des facteurs démographiques, nous lui reprochions de ne pas tenir assez compte des facteurs économiques.

A ces objections il répond dans un livre récent², non moins excitant que le précédent, que les causes démographiques impliquent en fait les économiques. Les guerres sont avant tout questions de subsistance. Il fait d'ailleurs une distinction radicale entre l'agriculture et l'industrie, et paraphrase à sa manière le mot de Napoléon sur le blocus continental : « L'humanité va crever de quincaillerie et manquer de pain ! »

L'auteur a soin de préciser que la France est, heureusement, entre tous les pays du vieux continent — hormis la Russie — celui auquel s'appliquent le moins ses critiques. Mais il souligne

¹ Voir *le Monde*, 28 juin 1946.

² *Huit mille traités de paix*. (Ed. René Juillard, 1948.)

la gravité de la situation démographique-économique d'un grand nombre et presque de la plupart des pays du monde. Au Japon, malgré les pertes de guerre, la population a encore augmenté d'un million et demi d'habitants depuis 1947. Le paupérisme règne dans les pays méditerranéens — en Europe centrale, en Egypte, en Chine, aux Indes... L'humanité menace de crouler sous sa fécondité comme les pommiers dont les branches cassent sous le poids des fruits.

Mais c'est par un autre biais que Gaston Bouthoul aborde cette fois le phénomène guerre : par celui des traités. Un grand nombre — et Dieu sait s'il y en eut ! — ont voulu être autre chose que de simples trêves. Ils ont prétendu être des plans de paix fondés sur une idée directrice sous-entendant une théorie des causes de la guerre. La guerre de Trente ans, par exemple, se termina sur une vaste tentative idéologique sanctionnant l'unité religieuse des Etats et le principe de non-intervention en matière de disputes sur la foi. Le traité de Vienne essaya de marier le principe de la légitimité dynastique avec celui de l'équilibre européen. Le traité de Versailles tenta de refondre l'Europe sur le principe des nationalités.

Si — avec l'auteur — on esquisse une vue cavalière des conflits qui se sont déroulés depuis le dix-huitième siècle, époque à laquelle l'humanité occidentale crut de bonne foi avoir triomphé du fanatisme, nous assistons à une série de guerres livrées au nom d'autres idéaux tout aussi dangereux : souveraineté des peuples, frontières naturelles, légitimité dynastique, principe des nationalités, théorie de l'égalité des races — dans la guerre fratricide de Sécession, — théorie de l'inégalité biologique dans les guerres déchaînées par le nazisme.

En des chapitres qui fourmillent d'exemples et de rapprochements ingénieux sont successivement étudiés les plans impériaux, les plans fédéralistes, ceux qui sont fondés sur le principe des nationalités, ceux relatifs au désarmement, le principe de l'équilibre entre Etats, les plans de paix idéolo-

giques, et ceux de la paix économique, et ceux qui attribuent la responsabilité des guerres à tel ou tel régime politique particulier.

Pour Gaston Bouthoul l'idée d'un Reeves, dans son *Anatomie de la paix* — œuvre familière à nos lecteurs, — tendant à la création d'un Etat unique pour faire régner la paix universelle est particulièrement dangereuse. Tous les grands conquérants, de Gengis Khan à Hitler, s'en sont plus ou moins consciemment réclamés. Même l'Etat unique le plus stable — en apparence, — l'empire romain, n'a pu faire régner la paix que pendant le court âge d'or des Antonins. Le reste du temps son histoire fut traversée d'énormes guerres civiles à proportions de guerres internationales. Dans la Chine actuelle — en principe, elle aussi, Etat unique — les querelles des « seigneurs de guerre » mettent aux prises des dizaines, voire des centaines de milliers d'êtres humains. La guerre interne de Sécession fut la plus sanglante du dix-neuvième siècle ; de même la guerre civile espagnole de 1935 a fait proportionnellement plus de victimes que la guerre internationale de 1914-1918.

Former artificiellement un Etat unique sans extirper les véritables causes de « l'impulsion belliqueuse » risque d'augmenter les occasions de conflits. De même l'unification des croyances exalte schismes et hérésies. « On se battra demain pour une phrase de Karl Marx comme on s'est battu pour une phrase de saint Augustin. » Envisageant la lutte entre les deux géants mondiaux, G. Bouthoul redoute qu'ils ne se croient investis de la mission sacrée de fonder l'Etat unique par le fer et par le feu. « Nous allons commencer par détruire une génération ; le bonheur universel viendra après... »

Les temps modernes nous ont fait assister à de bien dangereux progrès. A la fin du dix-huitième siècle, après deux siècles au cours desquels les conflits armés avaient été surtout jeux de princes, querelles dynastiques, remplaçant — avantageusement — les guerres de religion, populaires et passionnées, l'anathème fut jeté sur les monarques fauteurs de guerre :

« Alors, s'écriait Isnard à la Législative, les peuples s'embrasseront à la face des tyrans détrônés, de la terre consolée et du ciel satisfait ! »

Ferrero, qui n'avait rien d'un réactionnaire, constate que l'« Internationale des cours » savait mieux marchander, transiger, circonscrire les conflits, et les mener modérément. En un siècle l'Europe et le monde passèrent de la guerre « en dentelle » à la guerre « totale ». De même jamais tant d'engins ne furent fabriqués que depuis l'expropriation des « marchands de canons », qui « rendaient service à la cause de la paix dans la mesure même où leur opulence était insolente et scandaleuse... ».

Les idéologies changent : la guerre demeure. Chaque génération a ses prétextes favoris de guerre pour lesquels elle s'enflamme. Faut-il pour cela désespérer ? L'étude des plans de paix, de leur élaboration, de leur application, apporte malgré tout quelque réconfort. La plupart finissent par réussir, mais d'une manière limitée. Quand l'opinion publique s'est ancrée dans la croyance à la virulence d'une cause de guerre — soutient avec un optimisme relatif et parfois macabre G. Bouthoul — elle a presque toujours réussi à la rendre inoffensive. La tolérance élimina les guerres de religion. Les rois abusèrent des conflits dynastiques : on les supprima. Ainsi alla-t-il des « marchands de canons ». Cette réussite partielle, bien que décevante, des plans de paix est une preuve de la bonne volonté agissante des hommes.

Mais elle ne supprime pas la guerre elle-même.

L'« impulsion belliqueuse » chassée d'un point se porte sur un autre. Ce ne sont pas les humains qu'il faut incriminer, mais les impulsions inconscientes qui naissent des déséquilibres sociaux. Cette impulsion belliqueuse apparaît à Gaston Bouthoul comme un phénomène essentiellement biologique, lié à la structure physique des groupes. De même que certaines intoxications peuvent provoquer dans l'individu sommeil, excitation, délire, rage, etc., de même d'autres facteurs classiques depuis Montesquieu, et précisés par la géographie humaine —

voir les travaux de Lucien Febvre et de ses disciples, — influent sur le « tonus » psychique des sociétés humaines ; ils créent ce que Simiand appelait « prédisposition incitatrice ».

Il était normal que les hommes, comme pour toutes les autres questions, fussent d'abord tentés par des solutions de facilité. Les plans de paix comme la vieille médecine empirique ont soigné plutôt les symptômes que la maladie. Peu à peu se dégageront les méthodes d'une science de la guerre qui permettra de mieux approcher la connaissance de la plus virulente, et constante, des perturbations sociales.

EDMOND DELAGE.
